

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Québec capital

Eric Martin

Volume 53, Number 4 (296), June 2012

Nous ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66860ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, E. (2012). Québec capital. *Liberté*, 53(4), 56–60.

QUÉBEC CAPITAL

Je voudrais vous parler de ce peuple qui « n'en finit plus de ne pas naître », comme disait Pierre Vadeboncoeur. Ce peuple, le mien, le nôtre, qui n'est pas encore disparu, mais qui néanmoins se tient depuis longtemps au seuil de l'histoire, comme empêché d'entrer dans la pleine possession de son humanité. J'entends par là non seulement se réapproprier sa liberté et son autonomie, son devenir, mais aussi son passé, son héritage culturel et symbolique.

Je parle de ce commun qui se trouve empêché d'advenir à lui-même. Et l'obstacle, ce n'est pas uniquement l'absence d'autonomie politique nationale. Et, en ce sens, le Québec est loin d'être seul sur cette planète. En effet, combien de peuples ont une indépendance formelle et sont pourtant toujours les esclaves d'un maître ?

Je parle de ce qui empêche l'entière des peuples du monde de se saisir de leur propre destin, de ce qui les enferme dans le monde forclos de la marchandise spectaculaire et tentaculaire. De ce qui se saisit de notre vouloir et de notre désir pour les brancher sur la boulimie de la valeur. De ce qui est en train de détruire partout la culture et la civilisation. Des iPad qui sont rendus obligatoires dans certaines écoles. Des tableaux intelligents vendus par les amis du Parti libéral et qui crétinisent les personnes.

Savez-vous qu'en Grèce, l'Acropole, un site historique architectural jadis protégé, est désormais à louer pour y tourner des publicités ? Le

pouvoir de l'argent qui rentre dans le temple, ce n'est plus une métaphore... Nous avons connu cette année des cauchemars nucléaires, nous avons vu le sous-sol qu'on explose et quantité de destructions auxquelles carbure notre accélération collective vers le RIEN. Je parle bien sûr du capitalisme.

Dans notre histoire, nous avons rejeté le pouvoir du fédéral, le pouvoir du colonialisme, celui de l'Église, celui du conformisme et de l'enfermement, nous avons déjà exprimé un refus global. Mais nous ne nous sommes pas assez méfiés du pouvoir de l'argent et de la petite élite aux dents longues qui rêvait d'en tenir les leviers et de s'engraisser à même le Québec inc.

N'est-ce pas là que tout a basculé? N'est-ce pas là que le Québec a rejoué tardivement comme farce ce que le reste du monde moderne avait déjà vécu comme tragédie? Quand le projet d'une prise en charge réfléchie des communautés humaines s'est échoué dans son cauchemar, et que la Main invisible, le Sujet automate du capital, a renversé l'idée même qu'il puisse exister un bien commun, une visée commune du Bien.

Il y a, disait le philosophe Hegel, des périodes où «à la facilité avec laquelle *l'esprit* se satisfait, on peut mesurer l'étendue de sa perte». Que reste-t-il de l'esprit de notre peuple, que reste-t-il de nous, en effet, lorsque nous sommes plus pressés de savoir nous vendre que de savoir nous connaître? Il faudrait demander à Lucien Bouchard, Jean Charest, François Legault et à ces autres mariolles.

Michel Chartrand nous avait déjà avertis que le capitalisme était un système asocial, amoral et apatride. Lucien Bouchard, Jean Charest, Pierre Karl Péladeau, François Legault, pour ne nommer qu'eux — De Gaulle à qui on avait dit «Mort aux cons!» avait répondu : «Vaste programme...» — ces gens-là, dis-je, sont clairement des asociaux, des amoraux, des apatrides, comme le maître CAPITAL qu'ils servent.

Et nous, nous sommes le peuple, ce peuple qu'ils vendent aux entreprises capitalistes immondes. Sous nos pieds, le sous-sol rocheux, l'eau seront détruits pour libérer des énergies gazières servant à nourrir la surproduction décérébrante. Les forêts seront rasées à blanc, les cœurs des villages seront éventrés pour nourrir la bête affamée qu'est la valeur.

La jeunesse de ce pays, comme celle de tous les pays, devient du CAPITAL HUMAIN. Quel mot barbare et terrible! On ne s'intéresse plus aux esprits des jeunes que comme des réservoirs à idées vendables.

Et, pour leur reste, on leur enseigne l'ignorance, à ne désirer rien d'autre qu'un salaire et des babioles, en échange d'une aliénation totale et d'un comportement docile. Comble du ridicule, on pousse l'ignominie jusqu'à leur faire payer le gros prix pour avoir le privilège d'être méprisés de la sorte avant qu'on les jette après usage.

On se demande aussi ce qu'il reste de la vie de famille, quand les gens travaillent autant et sont plus endettés que jamais. Quand on demande la mobilisation totale des travailleurs et travailleuses, à qui on vole leur temps et leur futur par l'endettement. Quand nous assistons à la domination de l'économie sur tout le reste de la société, si bien que le Québec s'efface derrière le Québec inc., comme le monde entier s'efface derrière le capital. Le tout avec l'appui actif des gouvernements et des États, des partis politiques technocratiques qui n'aspirent à rien d'autre qu'à gérer la croissance de l'argent plutôt qu'à protéger leur population.

Je reviens à la jeunesse parce que cela me touche particulièrement en tant que professeur de philosophie : notre système d'éducation est de plus en plus vidé de son esprit. Je pense à la hausse des frais de scolarité, aux cerveaux de la jeunesse qu'on donne en pâture aux corporations, et qui font étrangement penser à ce Nord qui est livré pour des « pinottes » aux bulldozers éventreurs des minières.

Or les jeunes sont loin d'être imbéciles, et, à ce gouvernement qui leur propose l'éducation chère et le contrôle social par l'endettement, ils répondent par un mouvement social historique qui est descendu dans la rue pour dire que le Québec vaut mieux que son élite vendue. Cette jeunesse nous l'affirme : le Québec n'est pas mort.

Mais le Québec est sous attaque. Partout, c'est l'esprit du capitalisme qui vient non seulement exploiter la force de travail, mais détruire aussi la Nature, et notre imaginaire et notre culture. Or, évidemment, ces destructions ne sont pas propres au Québec. Il s'agit d'un combat international de résistance que doivent mener les peuples pour se réapproprier ce qu'ils sont déjà et ce qui leur appartient en propre. Nous sommes, comme le disait Félix Leclerc, ce géant soumis qui a trop dormi, mais là il est midi. Notre combat est international, notre combat est anticapitaliste, parce que nous sommes camarades de par le monde, et que tous les humains sont « de ma race ».

Alors que nous sommes, au même titre que tous les peuples de la planète, menacés par la colonisation de nos imaginaires par la barbarie, il nous faudra trouver des réponses. Et, malheureusement, retourner aux slogans d'un certain marxisme ne suffira pas, avec tout

le respect que j'ai pour Marx. Peut-être faudra-t-il alors, si l'on veut recommencer là où nous avons laissé tomber l'affaire, se rappeler ce que dit Charles Gagnon dans son *Conte à l'adresse de la jeunesse de mon pays* :

On ne se posait pas trop de questions ni sur notre objectif, ni sur le sens de la vie, ni sur notre identité, je sais... On aurait dû, sans doute. J'en conviens. Mais nous avons voulu aller trop vite et avons laissé tomber tout d'un coup les questions que les intellectuels, les écrivains, les artistes, les historiens avaient posées de diverses façons depuis la Deuxième Guerre mondiale et jusqu'à l'éclosion du mouvement de la jeunesse au début des années 1960. Nous avons laissé tomber cette recherche consciente d'un nouvel humanisme en nous concentrant trop uniquement sur les conditions matérielles de son avènement.

Nous en venons à ce constat que notre libération n'est pas uniquement affaire matérielle, affaire d'argent, de ressources, de moyens, de forme. C'est aussi et avant tout sans doute une affaire d'esprit. Il est intéressant de parler du financement de l'éducation, des services publics, des impôts et du prix de l'essence. Mais toutes ces questions restent prisonnières du carcan de « L'économie d'abord, oui ! » et des « deux mains sur le volant ». Or, il faut sortir de l'économie, sans quoi c'est l'économie qui va nous sortir.

Nous sommes appelés à développer un nouvel esprit, celui d'un nouvel humanisme écologique. Retrouver le sens du commun, reconnaître la beauté du monde. Retrouver l'amour du monde, comme le disait le regretté sociologue québécois Michel Freitag. Voilà qui peut sembler fleur bleue : comme s'il nous suffisait d'attendre passivement que la beauté vienne se montrer à nous. Tout au contraire, nous voici « sur les pentes d'un combat devenu total » pour nous réapproprier notre monde commun.

Pour que l'esprit des peuples entre chez lui par la grande porte, il faudra d'abord balancer dehors la vulgarité marchande. Combattre l'Esprit du capital veut dire combattre son imaginaire, mais aussi son organisation concrète : la domination du travail abstrait sur nos vies, de la marchandise sur le temps, de l'accélération sur la durée. Cela veut dire réorganiser les rapports sociaux non plus en vue de produire le maximum du maximum, le plus du plus : en finir avec l'utilitarisme à courte vue et réassujettir nos pratiques à une idée collective de la vie bonne.

Nous avons grand besoin, comme le disait Pierre Vadeboncœur, de développer une culture de la liberté qui puisse donner corps à notre désir d'autonomie. Nous devons, encore dans les mots de Vadeboncœur, « redécouvrir le point précis où nous pouvons revenir vers les hommes sans les avoir trahis ».

Apparent paradoxe, où la révolution et la liberté qui nous échappent nous appellent à redécouvrir un certain sens du passé, lequel seul peut donner à la liberté un contenu autre que l'Esprit de la marchandise.

Culture de liberté, cela ne veut donc pas uniquement dire : désir d'émancipation, c'est également le désir du lien, de l'appartenance, de l'enracinement, dont parle Simone Weil :

De par la durée, la collectivité a ses racines dans le passé. Elle constitue l'unique organe de conservation pour les trésors spirituels amassés par les morts, l'unique organe de transmission par l'intermédiaire duquel les morts puissent parler aux vivants. Et l'unique chose terrestre qui ait un lien direct avec la destinée éternelle de l'homme, c'est le rayonnement de ceux qui ont su prendre conscience complète de cette destinée, transmise de génération en génération.

On peut difficilement trouver une chose que l'on ne cherche pas, et dont on n'a aucune connaissance. Cette appartenance que nous cherchons est déjà en NOUS, elle est le commun possible que recouvre le mensonge de l'individualisme consommateur libéral, elle est l'expérience que nous faisons de la justesse de notre rapport au monde quand on embrasse un ou une camarade ou qu'on revoit un membre de sa famille, expérience recouverte par l'isolement et la séparation auxquels conduit le spectacle. Elle est l'amour que nous avons pour ces lieux de passage, ces êtres passeurs qui ont médiatisé notre advenir au monde. Mais pour trouver cette appartenance, pour l'aimer et en faire la substance de notre sagesse, il faut la vouloir.

Ce que NOUS sommes nous appartiendra, si nous nous donnons la peine de le vouloir et de l'aimer, et que nous sommes prêts à nous battre sans concessions pour « entrer là où nous sommes déjà », et nous tenir, comme disait Miron le Magnifique, « debout dans l'horizon de la justice » pour la suite du monde. Aujourd'hui le printemps québécois ; demain, indépendance et socialisme, un possible fiché dans notre histoire comme un éclat à libérer. Vive la liberté, vive l'indépendance !